

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Maria Manioudaki et Christina Mparla

Élèves de première, 4^e lycée de Glyfada

Quand les poètes résistent

Le professeur avait refermé sa phrase comme on claque une porte.

— « Ne soyez pas trop... poète. »

Dans le couloir blafard du lycée, les vitres tremblaient sous un vent d'est qui sentait la pluie et la cendre. On entendait au loin le roulement sourd d'un train de marchandises. Depuis des mois, ces trains emportaient vers le front des hommes trop jeunes, trop pâles, trop pressés de prouver qu'ils n'avaient pas peur.

Je regardais mon ancien maître. Ses moustaches frémissaient encore de son exhortation. Il avait posé sur mon épaule une main qu'il voulait paternelle, mais qui pesait comme une injonction.

— Vous me croyez donc capable de trahir ? demandai-je.

Il soupira, avec cette indulgence lasse qu'il réservait aux copies médiocres.

— Je vous crois capable d'erreur. C'est déjà beaucoup. Les temps ne sont pas aux états d'âme. La patrie exige des actes, non des vers. Vous êtes intelligent, ne gâchez pas votre avenir dans des rêveries dangereuses.

Je sentis monter en moi une colère froide.

— Est-ce rêver que de refuser la mort ? Est-ce trahir que de penser que nos camarades ne sont pas nés pour pourrir dans la boue ?

Il retira sa main.

— Vos camarades meurent pour que vous puissiez parler ainsi. Sans eux, vous ne seriez qu'un sujet sous la botte ennemie. La guerre n'est pas une affaire de sensibilité, mais de nécessité.

Je pensai à Louis, qui m'écrivait du front avec une encre tremblée. Il ne parlait plus de victoire. Il parlait des rats, des cris dans la nuit, des corps qu'on ne reconnaissait plus. Il parlait surtout du silence, après les bombardements, un silence plus lourd que le fracas.

— La nécessité, repris-je, c'est aussi celle de vivre.

Le professeur se redressa.

— Vous confondez courage et faiblesse. Il est facile de condamner de loin. Avez-vous vu l'ennemi ? Savez-vous ce qu'il ferait de nous s'il triomphait ?

— Et nous, que faisons-nous de nos propres fils ? murmurai-je.

— Il pâlit.

— Prenez garde, dit-il plus bas. Ces paroles peuvent vous conduire loin. Il y a des oreilles partout. Vous avez déjà été signalé pour vos réunions. On parle de tracts.

Je ne répondis pas. Il avait donc entendu.

Oui, nous nous réunissions. Dans l'arrière-salle d'un café, entre des tonneaux vides et des affiches défraîchies, nous lisions des lettres venues du front. Nous écrivions des textes que nous signions d'un pseudonyme collectif. Nous ne parlions ni de capitulation ni de honte. Nous parlions d'humanité.

— Je ne souhaite pas votre malheur, reprit-il d'une voix presque douce. Croyez-moi. J'ai eu votre âge. J'ai cru, moi aussi, que l'on pouvait changer le monde avec des idées. Et puis j'ai compris que l'Histoire se moque des rêveurs. Elle avance avec ceux qui acceptent le sacrifice.

— Le sacrifice des autres ? demandai-je.

Un silence s'installa entre nous. Dans la cour, des élèves couraient, insouciants encore. Ils portaient des cartables trop grands pour leurs épaules frêles.

Le professeur suivit mon regard.

— Eux aussi devront faire leur devoir, dit-il.

— Et si leur devoir était de ne pas haïr ?

Il eut un geste d'agacement.

— Vous parlez comme un livre. La haine n'est pas un choix, c'est une conséquence. On ne tue pas par plaisir, mais par nécessité.

Je pensai aux fusillés « pour l'exemple », dont on murmurait les noms avec prudence. Des garçons qui avaient refusé de remonter à l'assaut. Des garçons épuisés, affamés, brisés. On les avait alignés contre un mur. On avait parlé de discipline.

— Les mutins, dis-je, ne sont pas des lâches. Ce sont des hommes qui ont atteint leur limite.

Il me fixa longuement.

— Vous marchez sur une ligne dangereuse. La compassion peut devenir une faute.

— Alors je préfère la faute à l'indifférence.

Il eut un rire bref.

— Vous êtes décidément un poète.

— Si l'on entend par là quelqu'un qui croit encore à la valeur d'une vie, alors oui.

Le couloir se vida peu à peu. La cloche sonna, stridente.

— Que comptez-vous faire ? demanda-t-il enfin.

La question était nue, presque inquiète.

Je respirai profondément.

— Écrire. Parler. Témoigner. Je ne prendrai pas les armes contre mon pays. Mais je ne prendrai pas non plus les mots contre ma conscience.

— Vous serez broyé, répéta-t-il.

— Peut-être. Mais au moins je saurai pourquoi. Il secoua la tête.

— L'idéalisme est un luxe en temps de guerre.

— Non, monsieur. C'est une nécessité. Sans lui, que restera-t-il lorsque les canons se tairont ?

Il ne répondit pas tout de suite. Son regard se perdit vers la fenêtre, au-delà de laquelle le ciel s'assombrissait.

— Vous croyez donc que tout cela finira ? demanda-t-il à voix basse.

La question me surprit. Pour la première fois, je perçus dans sa voix autre chose que de la certitude : une fatigue, peut-être un doute.

— Oui, dis-je. Tout finit. Même les guerres. Il eut un sourire triste.

— Et que restera-t-il ?

— Des ruines, sans doute. Des cicatrices. Mais aussi la possibilité de faire autrement.

Il ramassa son chapeau posé sur le rebord d'une fenêtre.

— Vous me décevez, conclut-il.

Je sentis une pointe de douleur. Cet homme m'avait appris à lire, à aimer les textes anciens, à chercher dans les mots une lumière. Aujourd'hui, cette lumière nous séparait.

— Vous m'avez appris à penser, répondis-je doucement. Je ne fais que vous obéir. Il resta immobile un instant, puis tourna les talons.

— Faites attention à vous, dit-il sans se retourner.

Je le regardai s'éloigner dans le couloir. Sa silhouette se fondit dans l'ombre.

Je sortis à mon tour. L'air était plus froid qu'au matin. Sur la place, une affiche proclamait en lettres rouges : « On les aura ! » Un groupe de femmes en noir attendait devant la mairie, les mains serrées sur des télégrammes pliés.

Je pensai à mes camarades, à nos réunions clandestines, à nos feuilles mal imprimées. Je pensai aux fusillés, à ceux qui n'avaient plus de voix.

« Ne soyez pas trop poète. »

Je marchai plus vite.

S'ils avaient peur des poètes, c'est qu'ils savaient, au fond, que les mots survivent aux canons.

Et je compris, en traversant la place balayée par le vent, que ma lutte ne serait ni celle des armes ni celle des slogans, mais celle de la mémoire. Écrire pour que l'on n'oublie pas les visages derrière les uniformes. Écrire pour que le devoir ne soit plus un mot brandi contre les vivants.

Peut-être serais-je brisé.

Mais je ne me tairais pas.